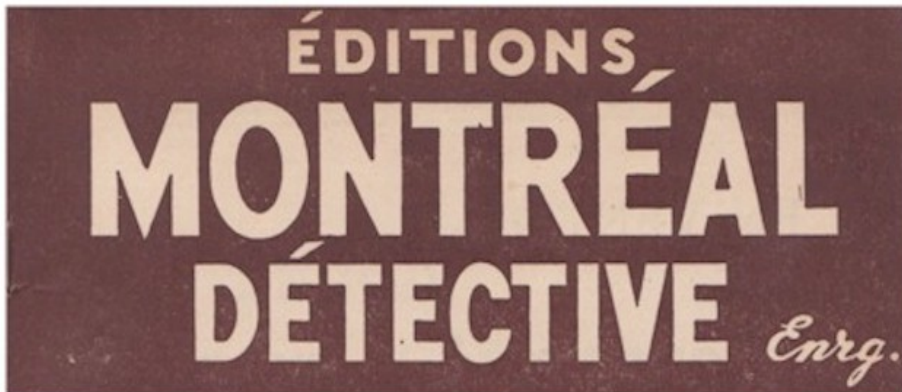


HERCULE VALJEAN

Cain n'est pas mort !



BeQ

# **Hercule Valjean**

Une autre aventure extraordinaire  
du Domino Noir # HS-044

**Caïn n'est pas mort !**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 695 : version 1.0

# **Caïn n'est pas mort !**

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

# I

Sur la grève, les baigneurs avaient disparu.

La chaleur était moite, étouffante, pesante, et seuls quelques braves entre les braves pouvaient résister.

Ces quelques exceptions étaient installées à l'autre bout de l'immense piste de sable longeant la mer.

À ce bout ici, personne.

Le sable chauffe en paix, et brûle en silence, avec seulement le bruit léger des vagues qui viennent mourir doucement.

Une chose noire apparut sur une crête de vague.

Une chose noire qui sautait comme un bouchon, et suivait les moindres mouvements de la vague.

Un baigneur se leva, et vint vers l'endroit où

dans quelques instants, la vague déposerait cette chose noire.

Il arriva avant l'objet.

Mais il attendit.

Puis l'eau porta son fardeau sur la grève, et le baigneur vit que c'était un long colis enveloppé dans de vieux journaux.

Intrigué, il défit les journaux, à un coin du colis. Il trouva une serviette sous les journaux, et sous la serviette, une matière qu'il ne reconnut pas tout d'abord.

Il toucha mieux, et poussa un cri à ses camarades.

– Hé, venez ici.

Ils accoururent, une dizaine de baigneurs environ.

Celui qui avait découvert le colis pointa vers celui-ci...

– Regardez ce qu'il y a là-dedans. Il tremblait ; il était pâle.

– De la chair humaine... !

Une demi-heure plus tard, la police, alertée par les baigneurs émus au possible, arrivait sur les lieux, efficace, confiante, prête à résoudre rapidement ce troublant problème.

L'escouade des homicides, dirigée par l'inspecteur Théo Belœil, se mit immédiatement à la tâche.

On défit les liens qui tenaient le paquet. On enleva les trois serviettes enveloppant le contenu, et on découvrit un torse humain en parfaite conservation.

Jambes et bras, et aussi la tête avaient été coupés.

La coupure était mauvaise, faite par un amateur. On distinguait des coups de couteau fort mal placés.

Théo Belœil regarda la macabre découverte, et se tournant vers les quelques assistants, maintenant grossis de curieux venus d'un hôtel plus proche.

Belœil appela le découvreur.

– Votre nom ?

– Norbert Lincourt.

– Comment avez-vous trouvé cet objet ?

– Je me chauffais au soleil. À un moment, je me suis assis, et j’ai vu quelque chose qui flottait sur l’eau, venant vers la rive. Je me suis avancé, et j’ai vu ce paquet. Ça m’a intrigué, alors j’ai découvert un coin du colis, en déchirant les journaux... Vous savez le reste.

Belœil hocha la tête en approbation.

– Bon. Déposition claire. Parlez-moi de ça. Vous allez donner votre nom et adresse au sténographe. Vous serez convié comme témoin à l’enquête.

Lincourt s’exécuta. Et Belœil retourna à son examen du cadavre.

L’assistant de Belœil, le sergent Pommier, s’approcha.

– Aucune identification, chef.

– Rien ?

– Les serviettes ont des marques de buanderie... nous verrons ce que ça peut donner.

À part ça, rien.

Le soleil était d'une chaleur sèche, étouffante.

Belœil transpirait abondamment.

– Le corps est nu. Aucune pièce de vêtement caché dans l'emballage ?

– Non.

– Aucune marque particulière ?

– Oui, une. Une petite cicatrice à la région ombilicale. Une intervention faite durant la première jeunesse... Apparemment pour une hernie...

– Et c'est tout ?

– Absolument tout. Aucune verrue, signe distinctif, ou autre marque spéciale.

Belœil inclina la tête.

– Prenez les photographies qu'il faut et ramenez le cadavre à la morgue. Je retourne au bureau.

Le sergent Pommier s'affaira.

Belœil regarda de nouveau le torse nu, si



affreusement mutilé, et il se pinça les lèvres.

Il murmura, entre ses dents.

– À moins d’une chance inespérée, voilà une cause qui va nous donner du fil à retordre.

## II

Belœil retourna, songeur, à son bureau.

Qui était cette victime trouvée sur la grève ?

Comment l'identifier ?

Belœil s'installa au téléphone.

– Sûreté municipale ? Ici Belœil... donnez-moi le bureau des disparus...

Il attendit quelques instants.

– Allô ! Bon, ici Belœil. Avez-vous un rapport de disparition pour un homme assez jeune, grand, bien pris, ne portant aucune marque bien caractéristique, excepté une peau assez foncée, type olivâtre ?

On hésitait au bout de la ligne.

On fouillait et on cherchait...

– Depuis combien de temps ?

Belœil se mâcha la lèvre...

– C’est difficile à dire... disons au moins un mois ? Mais pas plus.

– Je regrette... aucune disparition de ce genre enregistrée depuis trois mois. En fait, depuis ce temps, aucun homme excepté un vieillard de 80 ans a été rapporté disparu... Ça ne pourrait être une femme.

Le torse était assez complet pour être sûr.

– Non. Il faut que ce soit un homme.

– Alors, c’est dommage, mais nous n’avons rien ici...

Belœil remit lentement l’appareil sur son support.

– Ouais...

Le sergent revenait de la grève.

– Inspecteur, avez-vous une idée qui c’est.

Belœil s’installa les pieds sur son pupitre.

– Non. Le bureau des disparitions n’a rien en classeur, aucune disparition correspondant à ce cadavre d’enregistrée...

– C’est du joli.

– Oui. Il ne reste que de l’identification par déduction... Les serviettes, par exemple...

Le sergent opina de la tête.

– Oui. Les serviettes.

– Il y aurait les marques de buanderie, ces petits signes que font les buandiers et qui est distinctif à chacun.

Belœil se leva debout.

– Sergent, tu vas prendre les serviettes, et tu vas me retracer ça. Je me fiche de la méthode que tu prendras. Retraces-les, c’est ce qui est important.

Et Belœil se plongea dans des considérations.

Il ne pouvait être question de suicide.

Le cadavre dépecé était assez évident. C’était un meurtre. Brutal, sanglant, le meurtre d’un assassin des plus violents, sans aucune sensibilité..

Belœil traça, sur un papier, une carte grossière de la rivière, de la plage où le cadavre était venu échouer.

Fils de navigateur, Belœil savait déterminer, à l'aide de la topographie des courbes d'une rivière, l'allure générale des courants et leur direction.

Longuement il songea.

S'il en jugeait par cette carte devant lui, le courant devait transporter... comme ceci... comme ça...

Belœil, absorbé dans sa réflexion, laissa éteindre son cigare.

Et tout à coup, il eut un grand sourire.

Il ouvrit son téléphone.

– Donnez-moi le garage.

– ...

– Allô, ici Belœil. Préparez-moi une voiture. J'en aurai besoin pour deux ou trois heures.

Et Belœil plia la carte qu'il venait de dessiner, décrocha son chapeau et descendit vers le rez-de-chaussée...

En enfilant dans le grand hall, il rencontra le chef de la Sûreté.

– Ça va, Belœil ?

– Ça va, patron.

– Et ce cadavre que vous venez de découvrir, avez-vous du nouveau là-dessus ?

– Non, rien. Nous n’arriverons même pas à l’identifier. Espérons que les journaux coopéreront assez pour nous aider.

Dans la voiture, Belœil dit au chauffeur :

– Sainte-Rose, et en vitesse.

Ils s’en furent à Sainte-Rose... et en vitesse.

Belœil regretta d’avoir dit une telle chose...

Le chauffeur l’avait prise au très grand sérieux, et ils filaient sur le boulevard Labelle à une allure vertigineuse.

– Aie, tu vas nous tuer !

Le chauffeur ralentit en proportion de l’accent angoissé de Belœil.

Une demi-heure après leur départ de Montréal, les deux hommes arrivaient à destination, une plage bien connue de Sainte-Rose.

Belœil sauta de la voiture et marcha vers un restaurant situé près de la route.

Une jeune fille était derrière le comptoir, et en l'absence de clients, feuilletait un magazine de cinéma, en mâchant de la gomme.

– Mademoiselle, je suis l'inspecteur Théo Belœil, de la police.

La jeune fille devint très rouge, et nerveuse.

– La police ?

– Oui. Avez-vous eu connaissance, ces jours derniers d'une bataille quelconque, une discussion violente entre deux ou trois personnes ?

La jeune fille réfléchit un instant.

– Non, non, je ne me souviens de rien du genre, pas de bataille.

Belœil précisa.

– Je ne veux pas dire une bataille rangée, une échauffourée, mais simplement une discussion. Quelque chose qui aurait pu passer presque inaperçu...

– Non, je ne me souviens de rien.

– Rien du tout ? Aucun événement marquant ?

La jeune fille eut un haussement d'épaule.

– Vous savez, dans une place comme ici, il y a toujours un certain montant de trouble. Ça fait qu'à tous les jours il y a un petit quelque chose, puis des fois plusieurs choses... Des discussions, des gars chauds qui se battent...

Belœil alluma une cigarette...

– Rien donc de bien spécial ?

– Non... Hier soir, il y a deux hommes qui sont venus devant le restaurant, ici. Y'en avait un qui courait, puis l'autre l'a rejoint et l'a pris par le bras. Moi j'ai crié.

– Crié quoi ?

– J'me souviens plus... Quelque chose comme « Attention, il y a de la houle ! »... je les croyais chauds.

– Et qu'est-ce qu'ils ont répondu ?

– Rien. Quand celui qui tenait l'autre m'a vue, il a tiré son compagnon, comme s'il voulait



l'entraîner plus vite... Ils sont partis.

– C'est tout ?

– Oui.

Belœil s'accouda sur le comptoir.

– C'est maigre.

– C'est maigre, monsieur le policier, mais d'un autre côté c'est tout ce que je sais.

– Et qu'est-ce qu'ils avaient l'air, ces deux hommes ?

– Il y en avait un qui était blond. Celui qui tirait l'autre. Puis l'autre qui avait l'air chaud était brun comme un sauvage.

– Teint olive ?...

– Franchement, j pense que oui...

Belœil sourit avec satisfaction.

– Et vous n'avez pas vu où ils allaient ?

– Non.

– Dommage, j'ai l'impression que je touchais à du nouveau...

Il quitta le restaurant, et s'arrêta un bon

moment à regarder la grève et la rivière.

Il était moralement certain que là, le cadavre avait été jeté à l'eau, et il semblait aussi certain que les deux hommes entrevus par la serveuse étaient les oiseaux recherchés... la victime dont on détenait le cadavre, et le meurtrier...

Belœil retourna à la voiture en se disant que si la jeune fille avait eu meilleur nez et avait été curieuse, il en saurait beaucoup plus long.

La grève était bornée par de hauts buissons. N'importe qui pouvait s'y dissimuler sans crainte d'être vu.

Le crime avait pu être commis là, le cadavre dépecé, le paquet fait et jeté à l'eau. Le courant se chargerait du reste...

Avant de regagner sa voiture, Belœil décida de regarder un peu ces buissons...

Mais le meurtrier n'avait pas été le seul à découvrir la retraite propice des arbustes. Des amoureux le savaient aussi. Le sol était littéralement couvert de traces d'une infinité de genres. Traces de pas et de corps, bouteilles vides

et papiers... Pas un pouce qui ne portât la marque évidente du passage de baigneurs cherchant la solitude.

Belœil dépité, retourna aux quartiers-généraux.

Là, il y avait du nouveau.

Le sergent l'attendait impatiemment.

– Inspecteur, voyez ce que j'ai retracé...

Il tenait les serviettes à la main.

– J'ai découvert la buanderie qui les lave régulièrement. Je me suis rendu là, et le propriétaire de la buanderie, un Chinois, m'a donné l'adresse du propriétaire de ces serviettes... Madame Robertin, 4337, rue des Pruches, dans le centre de la ville...

Belœil ne perdit pas de temps. Cinq minutes plus tard il sonnait à cette porte.

Une dame d'un certain âge vint lui ouvrir.

– Madame Robertin ?

– Oui, monsieur ?

– Vous connaissez ces serviettes ?

La femme examina les serviettes que Belœil tenait dans sa main.

– Oui, monsieur. Qui êtes-vous ?

Le gros Belœil s’identifia :

– Je suis de la police, madame. Nous cherchons quelqu’un. Vous connaissez donc ces serviettes ?

– Oui, monsieur. Elles m’appartiennent.

Des grosses gouttes de sueur coulaient sur le front du policier.

Il tenait à son but.

– Ah ! Elles vous appartiennent ? Saviez-vous qu’elles étaient disparues ?

– Franchement non. J’en ai tellement, et j’en envoie tellement chaque semaine à la buanderie que je ne m’aperçois pas quand il en manque seulement deux ou trois.

– Vous envoyez beaucoup de serviettes à la buanderie ?

La femme était assez grande, grosse, âgée d’environ cinquante ans. Elle avait des dents en

or, et les cheveux grisonnants.

Elle était vêtue d'une robe propre, en calico.

– J'envoie environ quarante serviettes par semaine. Je tiens maison de pension, vous savez.

Belœil eut un geste impatient.

– Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

– Je croyais que vous le saviez.

– Non, je l'ignorais. Pouvez-vous me dire à quelle chambre appartiennent ces serviettes ?

La femme sourit.

– Évidemment non. Chaque semaine les serviettes sont changées dans les chambres, et je serais bien en peine de vous dire où elles vont, et quel chambreur reçoit quelle paire.

Belœil s'appuya sur la chambranle.

– Avez-vous un pensionnaire de disparu ?

– Pas que je sache.

– Personne absent sans raison ? Personne longuement parti ?

La femme réfléchit.

– Non... Tous ceux qui sont absents le sont de façon normale.

Belœil avait de nouveau son air découragé.

– Merci madame... et si vous entendez parler qu'un de vos chambreurs est disparu, avertissez-nous aussitôt.

– Entendu, monsieur.

Il quitta ce perron, cette femme et cette maison.

Pour dire que l'avenir lui paraissait brillant...

Il retourna aux quartiers-généraux.

En chemin il acheta un journal.

Tous les quotidiens avaient magnifiquement répondu à l'appel de la police. Une description détaillée du torse était publiée, et on demandait à toute personne pouvant fournir des renseignements, de le faire aussitôt que possible.

Mais Belœil attendit en vain un appel pouvant l'informer.

Rien ne vint.

La publicité avait été inutile, et Belœil attendit

toute la soirée et toute la nuit.

Mais personne ne se montra, et au matin, le mystère n'était pas plus rapproché de sa solution que la veille.

Belœil jurait qu'il se chercherait une tranquille situation de garde-chasse ou de garde-pêche, mais qu'il quitterait à tout jamais cette satanée police où il ne récoltait que des maux de tête.

Car, à bien y penser, un miracle seulement pourrait maintenant apporter solution au problème.

Il n'y avait absolument RIEN qui puisse identifier la victime.

Pas de mains, pas d'empreintes.

Pas de pieds, pas de marques distinctives.

Pas de tête... ça parle sans explication !

Belœil se commanda du café... fort.

### III

Le lendemain matin, vers dix heures, Théo Belœil revint au bureau.

Pas fringant, je vous assure.

Pensez-y ! Un cadavre, un torse sans bras, sans jambes, sans tête !

La seule méthode d'identification qui fait phttt ! et s'envole dans les airs.

N'est-ce pas assez pour rabattre le caquet d'un homme ?

Aussi Belœil était-il parfaitement découragé.

Il entra dans son bureau, le chapeau derrière la tête, le pas traînant, la mine morose.

Une note du sergent Pommier sur son pupitre :

« Rien de nouveau dans l'affaire du torse. »

Belœil déchira en mille miettes le petit morceau de papier et se laissa tomber sur sa



chaise.

Le téléphone sonnait.

Belœil allongea une main lasse.

– Oui, allô ?... Oui, faites-le entrer.

C'était Benoit Augé qui entrait.

Le reporter Benoit Augé. Journaliste à l'emploi du quotidien LE MIDI.

Mais ce n'était pas le principal emploi de Benoit Augé.

Il avait une autre corde à son arc. Celle d'être l'assistant du Domino noir. Le contact de cet être mystérieux avec le monde extérieur.

En effet, depuis quelques années, un mystérieux personnage était apparu.

Un vengeur du crime, un être subtil et perspicace, doué d'un flair magnifique, et opérant sous un déguisement toujours renouvelé, toujours parfait, ne laissant pas deviner la vraie personnalité de ce détective-mystère.

La police avait eu souvent recours au Domino noir, l'être d'ombre et de secret qui s'était fait le

pourchasseur implacable des criminels, les traquant jusque dans leur repaire les mettant à jour, leur apportant la punition qu'ils méritaient.

Tout ce qu'on savait du Domino noir, c'est qu'il était un jeune homme riche, vivant de ses revenus, qu'il gravitait dans la meilleure société où l'on ne se serait jamais douté que cet homme, oisif et désœuvré, était le célèbre Domino noir, dont le seul nom suffisait à inspirer une crainte salutaire aux malfaiteurs et aux assassins.

Et pour établir des relations avec le monde ordinaire, le Domino noir, toujours caché sous un déguisement nouveau, se servait de Benoit Augé, reporter intègre et confident honnête, pour traiter avec la police et les gens interrogés.

Ainsi, Belœil, s'il avait besoin des services du Domino noir, savait qu'en téléphonant à Benoit Augé, celui-ci se mettrait en communication avec le vengeur du crime, et une heure plus tard, même moins si l'urgence l'exigeait, le Domino noir arriverait sur les lieux.

Cette fois-ci cependant...

Cette fois-ci c'était Benoit Augé qui venait à Belœil.

– Bonjour, le gros policier, comment vas-tu ce matin ?

Le reporter était jovial.

Théo Belœil, chef de l'escouade des homicides, lui, l'était moins.

Il accueillit Augé avec son air morne...

– Viens pas me faire des airs de printemps ce matin, frère... Moi j'ai marre de la vie, et j'en reviens, de ton air jovial. Benoit Augé lui fit signe de se taire, de la main.

– Je t'apporte consolation, soulagement et grand sourire, chef policier de notre cœur...

Le Domino noir veut te voir.

– À quel propos ?

– À propos de tout et de rien.

– Mais encore ? Il doit avoir une raison.

– Oui... Il te la dira.

Belœil approuva de la tête.

– Ça marche, je vais le voir... où ?

– Suis-moi, il nous attend dans un grand restaurant...

– En quoi, ou en qui est-il déguisé cette fois-ci ?

– En gros bourgeois cossu et retors. Une espèce de maquignon qui aurait ses diplômes.

Belœil se leva, mit son chapeau, et suivit Benoit Augé qui battit la marche.

– Venez, je vous ai attendu une demi-heure, il doit s'impatienter...

– Tu m'as attendu ? Je ne t'ai pas vu dans l'antichambre ?

– Non, j'étais au bureau des personnes disparues.

– Quoi y faire ?

– Enregistrer une disparition.

Les mots d'Augé n'éveillèrent aucun soupçon dans l'esprit de Belœil.

Il répliqua seulement :

– Ah ?

D'un air distrait.

Et suivit Benoît Augé,

Le grand restaurant était à proximité des quartiers-généraux et Belœil fut rendu en un rien de temps.

Il ne reconnut pas le Domino, ce qui prouvait l'efficacité du déguisement.

Mais Benoit Augé pilota l'inspecteur Belœil vers une table où était assis un gros joufflu, l'air prospère, le visage sanguin.

Le gros joufflu accueillit les deux hommes avec empressement.

– Messieurs, messieurs, mes saluts. Asseyez-vous !

Et il se leva, en montrant du doigt ses deux compagnons, un jeune homme et une jeune fille.

– Monsieur Laflamme et mademoiselle Ducharme. René Laflamme et Corinne Ducharme.

Belœil s'inclina.

Autant qu'il le pouvait avec son gros ventre, et les deux arrivants s'installèrent à la table déjà occupée.

Le Domino se pencha vers Belœil.

À l'oreille il lui murmura :

– Mon nom est Prosper Marineau.

Belœil fit signe qu'il avait compris.

Mais le Domino eut aussitôt une déclaration surprenante.

– Monsieur Laflamme et mademoiselle Ducharme sont ici parce qu'ils voulaient me rencontrer. Elles avaient besoin de mes services. Je leur ai avoué que le Domino noir n'hésitait jamais à combattre le crime.

Belœil sursauta.

Le Domino avait froidement déclaré son identité.

Enfin, il savait ce qu'il faisait...

Il est vrai que sous cet excellent déguisement, bien fin qui l'aurait deviné plus tard, sous sa vraie personnalité.

Le Domino continua :

– Ces deux personnes sont en réalité mari et femme, et mademoiselle Ducharme est madame Laflamme. Seulement, elle garde son nom de jeune fille à cause de son travail. Elle est chanteuse dans un club de nuit, et elle préfère être connue comme jeune fille.

Et le Domino ajouta avec un petit sourire :

– C’est plus... diplomatique, disons ?

Il savoura une gorgée de pousse-café.

– Ce qui est remarquable chez ce jeune couple, Théo, c’est leur adresse. Ils demeurent à 4337 rue des Pruches...

Belœil regarda sans saisir.

Le Domino ajouta :

– À la maison de pension de madame Robertin.

Belœil sursauta.

– Ah ?

– Oui. Et ils se sont adressés à moi, avant d’aller à la police, pour que je recherche un

chambreur disparu...

Cette fois-là, Belœil sauta deux pieds sur sa chaise.

– Un chambreur disparu ?

– Oui.

Madame Laflamme, jeune et très jolie, ajouta :

– Disons que cet homme est absent sans raison...

– Bon.

– Il est parti il y a deux jours, et devait revenir hier soir. Mais il n'est pas revenu, et j'ai absolument besoin de lui...

– Pourquoi ?

– C'est mon partenaire. Nous avons un numéro de chant ensemble, au cabaret.

– Et il n'est pas revenu ?

– Non.

– Racontez-moi ça.

– Voici, mon partenaire est un jeune homme, Carl Doss, un Hongrois. Nous chantons ensemble



depuis dix ans. Cette semaine, mardi pour être exacte, il ne se montra pas au souper. Vers sept heures, je reçus un télégramme... le voici.

Belœil lut le contexte du message.

« Suis appelé en dehors de la ville. Te télégraphie de la gare. Serai de retour demain soir, pour le club. Carl. »

– C’est tout ? demanda Belœil.

– Oui, répondit la jeune fille. Il n’est pas revenu hier soir. Et ce matin, j’ai décidé que quelque chose avait dû arriver. Carl n’a jamais agi de cette façon. J’ai questionné son compagnon de chambre...

– Il ne vivait pas seul ?

– Non. Il vivait avec un ami, Pietr Nowski, un autre Hongrois.

– Ah, bon. Continuez.

– J’ai questionné Pietr, mais il ne sait rien. Carl lui a montré un télégramme, mardi après-midi, lui enjoignant de se rendre à Ottawa en vitesse. Et il est parti par le train de quatre heures dix.

– Et Pietr, où est-il allé ?

– Travailler. C'est un maître d'hôtel dans un restaurant, et il commence à cinq heures de l'après-midi.

– C'est tout ?

– Oui.

– Qu'est-ce qui vous a porté à consulter un détective ?

– Pas grand-chose, une intuition. Carl n'a jamais quitté la ville. À ma connaissance, il n'a aucun parent ou ami à Ottawa. Ses papiers sont bien en règle, et je ne vois pas du tout ce qu'il serait allé faire là-bas. D'un autre côté, voici son télégramme...

Belœil hocha la tête.

– Évidemment, il pouvait avoir quelque secret...

La jeune fille approuva.

– Évidemment. Mais si vous l'aviez connu comme nous le connaissions. Un grand bonhomme, très beau, très élégant, visage bronzé,

peau olivâtre, fort comme un athlète, et pourtant doux comme un agneau. Au demeurant, un enfant, un type qui n'avait pas vieilli. Esprit ouvert, franc, loyal, sans un détour. Il riait toujours, et devenait absolument consterné s'il nous causait le moindre souci. Il ne serait JAMAIS parti avec ce seul télégramme d'explication. Ce n'est pas son genre, et je suis certaine qu'il ne l'aurait pas fait.

Belœil crayonnait sur sa serviette...

– Peau olivâtre, hein ?

– Oui...

– Et toi, Domino noir, comment se fait-il que tu saches mon intérêt pour la rue des Pruches ?

Le Domino se mit à rire.

– J'ai mes sources d'information... J'ai téléphoné au sergent Pommier. Je lui ai demandé si tu étais à la recherche de quelqu'un...

– Étrange qu'il ne m'en ait pas parlé...

– Je lui avais demandé de ne pas le faire. Je voulais te surprendre,

Belœil sourit légèrement.

– Ça c’est de la loyauté, de la part de mes employés !

Puis il se pencha par en avant,

– Mais revenons à nos moutons...

– C’est ça, fit le Domino. Revenons-y !

Belœil joua avec son crayon :

– Nous disions donc que ce dénommé Carl Doss est disparu. Et son compagnon de chambre, il est là ?

La jeune chanteuse se plissa le front.

– Oui et je trouve étrange qu’il ne s’inquiète pas de l’absence de Carl. Ils étaient pourtant de bons amis, et il persiste à me rassurer, à me défendre de m’inquiéter. Il ne voulait pas que j’avertisse la police...

Belœil se leva.

– Je crois que nous allons questionner ce monsieur Nomski et en savoir plus long.

Le Domino se leva aussi...

– Tu permets que je t’accompagne, Belœil ?

– Certainement. Et vous, monsieur et madame Laflamme, vous aller vous imposer à vous-même la technique du silence. Ne dites à personne que vous nous avez parlé... Dites-moi, comment se fait-il que votre maîtresse de pension trouvait naturelle l’absence de Doss, et ne m’en a pas parlé quand je l’ai interrogée ?

Madame Laflamme eut un sourire.

– Cette femme-là ne s’inquiéterait pas même si le plafond tombait. Elle savait que Carl avait télégraphié, elle considérait donc son absence comme justifiée, et voilà...

– Vous ne la soupçonnez de rien ?

Madame Laflamme s’exclama :

– Évidemment non !

Et sur cette exclamation, Belœil, le Domino noir et Benoît Augé prirent congé des deux jeunes époux.

La rue des Pruches, à cette heure du midi, était plus grouillante qu’à l’habitude, et on y voyait trois personnes.

Ce qui, pour cette rue tranquille, était pratiquement un record,

Madame Robertin leur ouvrit la porte.

Elle eut un haut-le-corps en voyant de nouveau apparaître Belœil.

– Qu'est-ce que vous voulez encore... Je n'aime pas trop voir apparaître la police à tout moment.

Belœil la rassura du geste.

– Nous serons discrets, et d'ailleurs, ce n'est pas vous que nous voulons voir. Vous avez un pensionnaire du nom de Nowski ?

– Oui.

– Nous aimerions le voir.

– Chambre numéro huit, au deuxième étage.

– Il est là ?

– Oui. Il dort probablement... mais puisque vous êtes de la police, je vais vous laisser monter.

Ils montèrent.

Leurs coups à la porte durent être plusieurs

fois répétés.

Finalement la porte s'ouvrit.

Un jeune homme, les yeux bouffis, les cheveux défaits, se tenait debout dans l'embrasement.

– Oui ?

– Vous êtes Piotr Nowski ?

– Oui, qu'est-ce que vous voulez ?

Belœil montra son insigne de police.

Le jeune homme s'effaça pour les laisser entrer.

Belœil attaqua le vif du sujet sans tarder.

– Vous avez un compagnon de chambre, Carl Doss ?

– Oui ? Qu'est-ce qu'il a fait encore ?

– Comment ça ?

– Il est toujours dans quelque pétrin...

– Ah ?

– Oui. Est-ce que c'est au sujet de ses papiers.

Belœil regardait Nowski.

– Non... Non. Nous avons eu vent qu’il était absent sans raisons valables, et nous voulions vous questionner afin de tenter de le retrouver.

– Ah ?... Pourtant, je ne puis vous aider. Carl part souvent comme ça... Ce n’est rien de nouveau. Il disparaît pour trois ou quatre jours à la fois.

– Oui ?

Belœil regarda le Domino noir...

Le Domino se pencha vers Pietr.

– Dites-moi, qu’avez-vous fait mardi après-midi ?

– J’ai dormi.

– Jusqu’à quelle heure ?

– Quatre heures environ. Carl m’a réveillé, vers deux heures, pour me montrer un télégramme qu’il avait reçu lui demandant de se rendre à Ottawa.

– Et ?

– Et je me suis endormi de nouveau.

Belœil se gratta la tête.



– Ensuite ?

– Ensuite je me suis rendu au restaurant. Seulement pour une demi-heure, car j’avais congé ce jour-là. Tous les mardis. Alors je suis entré dans un cinéma, et j’ai passé la soirée là.

– Seul ?

– Oui.

– À quelle heure êtes-vous revenu ?

– Vers minuit.

– Minuit ?

– Oui, j’ai pris quelques consommations avant de revenir à la maison.

– Où ?

– Au restaurant où je travaille.

– Bon.

Belœil notait fiévreusement les réponses de Pietr.

– Et c’est tout ce que vous pouvez nous dire ?

– Oui.

– Rien autre au sujet de Carl ?

– Pas que je puisse concevoir dans le moment.

– Nous permettez-vous de visiter un peu votre appartement ?

– Certainement.

Belœil, d'un regard exercé, couvrit la pièce et ses moindres recoins.

Deux portes, à part la porte d'entrée.

– Où mènent ces portes, monsieur Nowski ?

– L'une est une penderie, l'autre donne dans une chambre de bain.

– Privée ?

– Oui.

– Je puis voir ?

Nowski ouvrit la porte.

Une claire chambre de bain accueillit les trois investigateurs.

Blanche et très propre. Magnifiquement éclairée par une grande fenêtre oblique.

Belœil jeta un coup d'œil rapide.

Tout semblait à l'ordre.

Le Domino, lui, examina plus longuement les détails de l'appartement.

À un moment donné, il se pencha, s'agenouilla par terre, examina minutieusement quelque chose, et se releva en se frottant les mains salies par le contact du plancher.

Il fit signe à Belœil, et un moment plus tard, ils étaient sortis.

Sur le trottoir, Belœil s'arrêta pour allumer une cigarette.

– Alors, qu'est-ce que vous en pensez, vous autres ?

Le Domino branla la tête.

– Je ne le sais pas... je suis dans le noir... Ce Nowski semble un zigue... Mais je n'aime pas les affirmations qu'il a faites au sujet de Carl Doss.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elles ne concordent pas avec ce que la jeune madame Laflamme nous a dit.

– En quoi ?

– Elle prétend que Carl n'était qu'un enfant,

ne sortant jamais, n'allant jamais nulle part sans bien avertir sa partenaire.

– Oui, et puis ?

– Lui prétend que Carl était une mauvaise tête, partant souvent comme ça, sans raisons... Et cinq minutes plus tard il affirme que Carl a reçu un télégramme... Ça ne concorde pas, ça ne marche pas... quelque chose cloche.

Le Domino se mit à marcher.

Il continua :

– M'est avis que tu devrais amener ce Pietr aux quartiers-généraux, pour lui faire identifier le cadavre. Moi, je vais m'occuper de cette affaire de mon côté, à ma façon. J'ai l'intention de tirer deux ou trois petits points au clair.

Belœil approuva.

– Entendu, je donne l'ordre au sergent Pommier de m'amener le type, nous tentons de le faire identifier le torse trouvé...

– O.k., dit le Domino. Vois-moi demain matin, à ton bureau. et nous discuterons de nos résultats.

Et ils se quittèrent.

## IV

Dès que Belœil fut rendu à vingt pas, le Domino se tourna vers Benoît Augé.

– Toi, Benoit, tu vas t’en aller chez moi, en vitesse. Prends la limousine noire. Reviens ici, et monte la garde. Tu vas suivre notre ami Pietr. J’ai l’impression qu’il va agir bientôt. Suis-le, à pieds, en voiture, en auto, en avion, en bateau. N’importe où et n’importe comment, mais suis-le. As-tu de l’argent ? Pas beaucoup ?

– Non, pas beaucoup.

– Tiens, voici cinq cents dollars.

– Merci.

– Tu as bien compris ?

– Oui.

– Reviens avec la voiture, et installe-toi là-bas, près du coin.

– Et vous ?

– Moi, j’attends que tu reviennes, et ensuite je me défile. J’ai autre chose à faire.

– Bon. Je suis ici dans une demi-heure..

– Entendu, je t’attends.

Et Benoit Augé se hâta vers un poste de taxi, à l’autre coin de rue.

Le Domino traversa la chaussée, marcha vers le coin avec l’air d’un homme qui sait où il va.

Il tourna la rue, et s’immobilisa dès qu’il fut dissimulé par le mur de pierre.

Et il resta là, jetant de temps à autre un coup d’œil pour voir ce que ferait Piotr Nowski.

Mais la surveillance fut en vain.

Piotr Nowski ne se montra pas.

Au bout d’une demi-heure, Benoit Augé revint, avec la voiture du Domino noir.

Nowski était toujours dans la maison.

Le Domino l’indiqua à Benoit, par gestes, et il quitta son poste d’observation.

D'un pas alerte il se dirigea vers le centre de la ville...

Il lui tardait de mettre au clair certains points jugés faibles dans l'investigation à date.

Il descendit vers le quartier des clubs et des théâtres.

Devant une porte ornée d'un dais, et flanquée de grands panneaux où étaient exposées des photos d'artistes, le Domino, toujours déguisé en gros bourgeois, s'arrêta.

Il consulta la liste des artistes prenant part à la représentation dans cette boîte de nuit.

En vedette : celui de Corinne Ducharme. Il remonta le long escalier tapissé de rouge sombre et moelleux...

Le club, à cette heure de la journée, était vide et sans clients.

Sur le grand plancher de danse, une demi-douzaine de plus ou moins jolies danseuses évoluaient lourdement, ne se fatiguant pas les jambes en grands efforts.

Un jeune homme, mégot éteint entre les



lèvres, chapeau derrière la tête marquait le rythme et dirigeait la danse.

Un pianiste désabusé esquissait le rythme sur un mauvais piano de pratique.

À une table non loin de là, un gros homme, d'allure juive, et une jeune fille, le dos à la porte, causaient tranquillement.

La jeune fille était accoudée sur la table.

L'air découragé, et comme las.

Le Domino s'approcha, tâtant l'imposante chaîne de montre qui lui barrait le ventre.

La jeune fille se retourna.

– C'est vous ?

Elle avait eu une espèce de sourire en reconnaissant le Domino, qu'elle savait être ce mystérieux personnage, mais sans plus.

– Oui, c'est moi. J'ai l'impression que vous ne nous avez pas tout dit, ce matin, et je voulais vous voir un instant...

– Je vous en prie, assoyez-vous.

Le gros Juif ajouta son geste de bienvenue...

Il parlait fort bien le français.

– Joignez-vous à nous ! C’est au sujet de Carl Doss ?

Le Domino fit signe que oui.

– Mademoiselle m’a demandé de faire une petite enquête.

– Vous êtes détective ?

Le Domino l’admit.

– Oui. Jusqu’à un certain point, je suis détective... Voilà, mademoiselle Ducharme, ce que je veux savoir. Quel sorte de caractère avait Carl Doss ?

– Mais je vous l’ai dit ce matin. Très égal, très aimable, sensible... Un enfant. J’en faisais ce que je voulais.

– Était-il sujet à des absences sans motif sérieux ?

– Mais non, je vous l’ai dit. Il ne serait jamais parti sans me le dire. D’ailleurs, c’est la première fois qu’il s’absente depuis que nous travaillons ensemble.

Le Domino mit sa main sur le bras nu de Corinne.

– Vous en êtes certaine ?

Elle parut offensée.

– Évidemment, si vous ne me croyez pas, je ne vois pas l'utilité de faire une enquête.

Le Domino baissa la tête.

– Je vous crois, mademoiselle, je vous crois beaucoup plus que je ne croirais d'autres...

Il se leva.

– C'est tout ce que vous vouliez savoir ?

– Oui... pour le moment, c'est tout... Et vous ne sauriez jamais comment c'est important. Comment nous arrivons à une solution...

– Tant mieux si ça vous aide...

– Oh, une autre chose... Est-ce que Carl Doss s'est déjà plaint de douleurs au ventre ?

– Pas... pas que je sache...

– Dansait-il ?

– Non. Il avait déjà souffert d'une hernie

grave, une hernie ombilicale, et il ne pouvait ni danser, ni faire d'exercices violents...

Le Domino eut un large sourire et donna une petite tape rassurante sur l'épaule de Corinne.

– Le mystère se résout, petite... Nous allons retrouver Carl Doss.

– Vivant ?

Le visage du Domino s'assombrit.

– Ça, j'en suis moins certain. Mais je suis persuadé que nous allons le retrouver, et ce sera par la suite très facile de trouver son meurtrier.

Corinne avait des larmes aux yeux.

– J'aurais mieux aimé qu'on le retrouve vivant et sauf. Carl était un bon camarade et un chic type...

Le Domino leva les épaules.

– Je fais ce que je puis...

– Allez, monsieur, et je vous serai reconnaissante de tout ce que vous ferez.

Le Domino quitta le club et descendit sur le trottoir.

L'affaire marchait bien.

## V

Le Domino téléphona à Belœil.

– Et Pietr Nowski, l’as-tu fait venir aux quartiers-généraux ?

– Oui. Le sergent Pommier vient de partir.

– Il va le ramener ?

– Oui..

– Alors, écoute, Belœil, tu vas lui montrer le cadavre, et bien surveiller sa réaction.

– Oui.

– Et tu vas le garder à tes bureaux durant exactement deux heures. C’est clair ?

– Domino, qu’est-ce que tu vas faire ?

– Tu verras.

– Fais attention à toi. Moi je serai obligé de te coffrer, si tu fais des bêtises, même si ça me déplaît d’être obligé de le faire.

– Ne t’inquiètes pas, je verrai à bien me protéger...

– Bon, alors je garde Pietr ici durant deux heures.

– Et ce n’est pas tout. Tu vas te rendre à Sainte-Rose, à la plage Merveilleuse. Il y a là un petit restaurant, et...

Belœil jappait à l’autre bout du téléphone...

– Comment sais-tu que je suis allé là ? Qui est-ce qui t’a dit ça ?

Le Domino riait.

– Tu as laissé traîner ton rapport sur ton pupitre... Benoit Augé a lu ce qui y était écrit. Belœil balbutiait, bégayait...

– Qu’est-ce que tu veux que je fasse, à ce restaurant ? finit-il par demander.

– Tu vas ramener la jeune fille derrière le comptoir. Amène-la aux quartiers-généraux. Tout à coup elle pourrait identifier quelqu’un...

– Qui ?

– Tu verras.

Et le Domino raccrocha.

Il prit un taxi.

Il fallait faire vite, remuer sans perte de temps.

Il prit un taxi et se fit conduire rue des Pruches.

Chez madame Robertin.

– Bonjour madame. Vous me reconnaissez ?  
J'étais avec l'inspecteur Belœil ce matin.

– Oui, je vous reconnais.

– J'aimerais à visiter de nouveau la chambre  
de Piotr Nowski.

La femme hocha la tête.

– Je ne sais si je devrais... Nowski est parti...

– Je sais, je sais, c'est nous qui l'avons fait  
venir pour identification d'un cadavre.

– Ah bon... Nowski n'a pas fait de mauvais  
coup, toujours ?

– Non. Pas du tout. Je veux simplement visiter  
sa chambre.

– Très bien, montez.



Le Domino monta.

Il monta et trouva porte close.

Est-il porte close qui puisse bloquer le Domino noir ? Il l'ouvrit.

À l'aide d'une pince-monseigneur, d'un rossignol et de beaucoup d'habileté, il ouvrit la porte.

La chambre était dans le même désordre propre du matin.

Le Domino se dirigea immédiatement vers la chambre de bain, et s'agenouilla.

Il s'agenouilla et scruta longuement le long de la tringle.

Puis il prit, dans sa poche, un canif et un petit carton.

Il gratta et amassa quelque chose qu'il déposa sur le petit carton.

Puis il mit le tout dans sa poche, non sans avoir versé le contenu du carton dans une petite enveloppe de cellophane.

Satisfait, il se releva, sortit dans la chambre et

s'assit dans un fauteuil.

Il examina la chambre.

Un moment il se releva et marcha vers le mur, près de la porte.

Il examina la chambranle, et la tapisserie environnante.

Puis il sortit.

Il redescendit l'escalier d'un pas lent et songeur.

La maîtresse de pension l'attendait au pied.

– Et puis ?

– C'est très bien, madame, je vous remercie.

Le Domino sortit.

Dehors, il tira de sa poche le télégramme reçu par Corinne Ducharme.

Il héla un taxi et dit d'une voix brève.

– Bureau central du télégraphe, en vitesse.

Ce fut en vitesse.

À soixante à l'heure à travers les rues de la ville.

Car en prononçant ces mots, le Domino noir avait montré au chauffeur l’insigne spécial de police qu’il portait toujours sur lui.

Au bureau du télégraphe, il exposa le but de sa visite.

– Je veux savoir où et comment, et par qui ce télégramme fut dicté.

On s’affaira, on s’empressa.

Des téléphones s’échangèrent.

Car là aussi l’insigne de police avait accompli son travail.

Dix minutes plus tard le Domino sortait des bureaux de télégraphe...

L’air d’un homme qui a trouvé la poule aux œufs d’or.

Vraiment, l’affaire marchait.

Vraiment, ça allait bien.

Le Domino entra dans une pharmacie.

## VI

– Allô, Belœil !

– Oui.

– Le Domino noir.

– As-tu fini dans la chambre de Pietr ?

– Oui. Où est-il ?

– Dans le bureau des détectives, en bas. Nous recueillons sa déposition par écrit. Ça tue le temps.

– Bon. A-t-il identifié le torse ?

– Non. Il prétend qu’il n’a jamais vu ce corps. D’ailleurs il dit que Carl avait un signe très caractéristique, une marque noire en forme de fraise, sur la hanche.

– Ah ?

– Alors, pas d’identification.

– As-tu fait venir la jeune fille ?

– Oui, elle est avec moi, dans mon bureau.

– Garde-la avec toi. Je descends. Une autre chose. Dis à ton sergent de se rendre en vitesse à la chambre de Pietr, et de relever les empreintes qu’il pourrait y avoir sur la tringle, au bas près du plancher, à gauche de la porte.

– Oui.

– Et surtout qu’il ne passe aucune marque, si petite soit elle. Ce que je veux établir ce n’est pas l’identité de la personne...

– Non ? Quoi alors ?

– Tu verras.

– Autre chose ?

– Oui. Fais venir Corinne Ducharme et son mari à ton bureau.

– Entendu.

Le Domino raccrocha, et s’approcha du comptoir à rafraîchissements de la pharmacie. Il commanda un café.

Depuis le matin qu’il n’avait pas mangé il se sentait un grand besoin de café ou autre stimulant

du même genre.

Ayant bu son café, il téléphona à une autre personne.

Un téléphone assez long, ponctué de oui et de non énergiques.

Puis il prit un taxi et se rendit en vitesse au club où chantaient Corinne et Carl.

Corinne, appelée aux quartiers-généraux, n'était plus là. Mais le Juif, son patron, était toujours assis à la même table, sirotant une bière.

– Vous me reconnaissez, monsieur ?

Le Juif fit oui.

– Que me voulez-vous ?

– Je veux savoir une chose. Votre chanteuse, Corinne, et son partenaire Carl, s'accordaient-ils bien ensemble ?

Le Juif s'accouda sur la table.

– Réponse diplomatique ou réponse franche ?

– Réponse franche.

– Ils s'accordaient plus ou moins.

– Des chicanes ?

– Oui. Surtout de la jalousie. Je crois que Carl aurait voulu avoir Corinne pour lui tout seul, mais Laflamme, le mari de Corinne, veillait à son bien.

– Et Corinne ?

– Elle jouait la coquette,

– Bon, Maintenant, dites-moi, y eut-il menaces de la part de Carl de tout lâcher, de quitter sa partenaire ?

– Oui.

– Avaient-ils un contrat ensemble ?

– Oui.

– Il devait expirer la semaine prochaine.

Le Domino baissa la voix.

– Et Piotr Nowski, le connaissez-vous ?

Le Juif se plissa les yeux dans un rire muet.

– Le petit ami de Carl ?

– Oui.

– Certainement que je le connais.

– Pourquoi riez-vous ?

– Vous ririez aussi si vous aviez su l'impossible situation de ces gens. Carl et Pietr, Pietr qui jalouse Carl, Carl qui jalouse Corinne, Laflamme qui en a assez et promet de faire maison nette... Et surtout les dettes de Carl.

– Ses dettes ?

– Mais oui. C'est un gros joueur, et il devait des centaines de dollars à Pietr et à Laflamme.

– Rien à Corinne ?

– S'il lui en devait, c'était secret, parce que Corinne ne m'en a jamais parlé.

– Très bien, merci beaucoup. Vous avez été très utile...

Le Domino prit congé du gros propriétaire de cabaret, et se rendit immédiatement aux quartiers-généraux.

Corinne Ducharme était là, ainsi que Laflamme, son mari.

Et dans le bureau de Belœil, une fort jolie jeune fille, dont la robe d'été accusait un



décolleté des plus langoureux...

Belœil, assis avec les pieds dans un tiroir de son pupitre, avait l'air absolument béat.

Il avait même enlevé son chapeau.

– Tiens, monsieur Marineau...

Et Belœil riait d'un petit air complice.

– Monsieur Marineau s'est bien occupé de cette cause, mademoiselle Durivage. Je vous le présente.

Le Domino prit son air le plus cosu qu'il put composer.

– Mes salutations, mademoiselle...

La jeune fille le détailla, mais voyant qu'il n'était qu'une grosse palourde, elle s'en désintéressa.

– Moi, ce que je voudrais bien savoir, Inspecteur, c'est pourquoi on m'a amenée ici ?

– Vous verrez pourquoi, chère demoiselle. Vous verrez. Une simple question d'identification.

Le Domino s'interposa.

– Un instant. Me permettrait-on de placer un mot. De poser une question ?

– Certainement, fit Belœil.

– Mademoiselle Durivage. Si je me souviens bien, mardi après-midi, vous avez vu deux hommes qui se chamaillaient devant votre restaurant, sur la plage à Sainte-Rose ?

– Oui, monsieur.

– Quelle heure était-il ?

– Il était environ six heures. La plage était déserte, tout le monde était parti manger.

– Et l'un de ces hommes était brun, le teint olive, même ?

– Oui.

– Et l'autre, mademoiselle. L'autre, quel teint avait-il ?

– C'était un blond.

– Comment était-il vêtu ?

– Un habit foncé, un chapeau. C'est même ce qui me l'a fait remarquer, il avait un chapeau, sur la plage, et ça détonnait un peu...

- Bon, bon. Était-il mince ?
- Oui et non. Il avait les hanches larges.
- Et vous lui avez vu le visage ?
- Oui. Très bien.
- Vous pourriez le reconnaître ?
- J’en suis certaine.

Le Domino se tourna vers Belœil.

– Fais amener tout le monde ici. Pietr, Corinne, monsieur Laflamme. Nous allons avoir du plaisir... Je crois que nous tenons la solution.

Puis le Domino s’excusa et sortit.

Il monta vers le laboratoire, et eut une conférence rapide avec le préposé.

Celui-ci fit de grands signes que oui, et le Domino redescendit.

Quand il entra dans le bureau de Belœil, tout le monde était assis.

Le Domino jeta un coup d’œil circulaire.

– Bon ! Vous voilà tous ici... Tant mieux, nous allons pouvoir procéder.

## VII

Le Domino se frotta les mains, et s'assit sur le rebord du pupitre de Belœil...

– Beau meurtre ça... Presque le meurtre parfait... le crime sans défaut. Il faudra que ça soit consigné aux annales...

Puis il redevint sévère.

– J'avertis le criminel de ne tenter aucune mesure draconienne. Je sais parfaitement son nom et la manière dont le crime a été commis... J'en sais tellement que c'est quasiment décourageant.

Il se pencha vers la jeune serveuse du restaurant de Sainte-Rose.

Pendant quelques instants il lui murmura des phrases indistinctes à l'oreille.

La jeune fille faisait de grandes affirmations de la tête.

Le Domino parut encore plus satisfait et se releva.

– Voilà qui confirme tout. Commençons par les mobiles de ce crime... du moins, ceux des mobiles que je déclarerai immédiatement. L'argent fut le principal mobile. L'argent et les affaires. Carl Doss gênait, il fut mis au rancart.

« Et le meilleur moyen de se débarrasser de lui, ce fut de l'assassiner. Mais quelle maîtrise, quelle merveilleuse technique, quelle inexpugnable méthode ! »

« Le criminel décida de mettre fin aux jours de Carl Doss. Il s'en fut au bureau de télégraphe et expédia deux télégrammes. Ils étaient rédigés : SUIS APPELÉ EN DEHORS DE LA VILLE : TE TÉLÉGRAPHIE DE LA GARE : SERAI DE RETOUR DEMAIN SOIR, POUR LE CLUB : CARL. »

« Puis le criminel revint à la maison de pension, et s'en fut avec Carl, à Sainte-Rose. À un endroit désert de la grève, il assassina Carl, le dépeça et mit le torse ainsi tronqué dans un paquet qu'il jeta à l'eau. Il revint à la ville, se nettoya soigneusement, car il avait les mains

sanglantes sous ses gants, et...

Mais Belœil, prématurément, lança...

– C’est donc Pietr Nowski, le coupable !

Pietr se leva droit debout.

– Non !... Non ! Je suis innocent, je vous jure que je suis innocent...

Mais le Domino marcha vers lui, lui mit la main sur l’épaule et le fit asseoir. Puis il se retourna vers Corinne Ducharme.

– Belœil va vous arrêter immédiatement, Corinne Laflamme-Ducharme, pour le meurtre affreux de votre partenaire, Carl Doss.

Corinne se leva doucement.

Une main qu’elle avait gardée cachée dans un repli de sa jupe apparut tout à coup, tenant un pistolet Luger.

Sa voix était très douce, mais extrêmement sinistre :

– Je regrette, messieurs, mais je vais être obligée de me servir de ces moyens pour vous tenir à raison. Asseyez-vous, tous, et ne bougez

pas ou je tire.

Belœil souriait.

Il fit un clin d'œil au Domino que la jeune femme ne vit pas.

La flamme, sidéré, regardait sa femme sans comprendre.

D'un pas ferme, elle recula jusqu'à la porte.

Un pas...

Deux pas...

Trois pas...

Puis sa main derrière elle tâta un instant, trouva la poignée, ouvrit le battant.

Elle tenait toujours l'assemblée en joue.

Puis elle ouvrit la porte tout à fait, et se trouva dans les bras d'un énorme détective, qui lui arracha son revolver avant qu'elle n'ait eu le temps de s'en servir.

Le Domino riait, et Belœil aussi.

L'inspecteur de police déclara :

– Ma pauvre chère dame, vous ne pensez tout

de même pas qu'à la police on se laisse rouler ainsi ?... J'ai un bouton ici, je presse dessus, et ma porte est automatiquement gardée... de la façon que vous avez vue...

Le Domino prit Corinne par les épaules :

– Asseyez-vous. Nous allons causer. Vous avez tué Carl. Votre fuite en fait foi. Je ne m'étais donc pas trompé... Remarquez que je ne marchais que par déductions...

La jeune femme lui lança un juron...

– Votre langage, madame... ! Je me demandais en quoi Pietr, le meurtrier apparent, pouvait bénéficier de la mort de Carl. Aucunement... Et je ne voulais pas me fier aux apparences. D'autre part, j'ai appris aujourd'hui que Carl Doss et Corinne Ducharme portaient des assurances au montant de cent mille dollar. Des assurances de partenaires. L'un bénéficiaire de l'autre, au premier mort. Carl, selon l'aveu de votre patron, Corinne, voulait briser votre duo et travailler seul. Vous l'avez assassiné... Vous étiez presque certaine que deux personnes seraient soupçonnées. Votre mari à cause de sa jalousie, et



Pietr à cause des circonstances. Vous avez même fait exprès pour vous nettoyer les mains dans la chambre de bain de Pietr. Vous avez laissé tomber du sang que j'ai recueilli... mais savez-vous l'erreur que vous avez faite ? C'est de laisser vos empreintes sur cette tringle... Demandez à Belœil. Quand je suis entré, il m'a fait un signe. Sur une feuille, devant lui sont vos empreintes, et en regard la photo des empreintes relevées sur cette tringle... Et voulez-vous savoir ce qui m'a donné le premier soupçon ? Vous ne sembliez pas trop sûre quand vous affirmiez que Carl ne serait jamais parti sans raisons suffisantes... Et Pietr, de son côté, avait tous les accents de la sincérité en affirmant le contraire. La déclaration de votre patron, comme quoi il était bohème, le Carl Doss, et parfaitement capable de partir ainsi... Ce qui expliquait mal votre inquiétude soudaine... Vous avez commis votre deuxième erreur en me faisant demander sur cette cause pour mieux éloigner les soupçons. D'autre part, la jeune fille qui est ici vous a reconnue sur la place, malgré vos habits masculins... Et le Domino ajouta, d'un air

pensif...

– Je me demande encore comment vous avez expliqué à Carl Doss vos habits masculins...

Corinne eut un sourire narquois...

– Carl était crédule...

Et le Domino ajouta.

– Oui. Et vous avez cru le Domino noir plus crédule qu’il ne l’est... Les accents de Pietr étaient trop sincères et ses actions, son alibi trop peu ceux d’un criminel pour que nous puissions ne pas les croire. Vous avez essayé de rejeter le blâme sur ces gens, et vous avez presque réussi... Mais demandez à Belœil si on me la fait souvent, à moi ! Va, Belœil, conduis-la au cachot... Vous tous, retournez chez vous, en paix... tout va bien, et Corinne expiera son crime comme il se doit.



Cet ouvrage est le 695<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.